

CHAPITRE 5

Je suis Chinois !



www.collectionbrucelee.com

Etre ou ne pas être n'est plus la question. Devant ce monde qui se généralise, il faut rester humain avant tout.

Pierre-Tony

Le petit dragon est tendu. Depuis un mois son entraînement n'a jamais été aussi intensif, aussi complet, autant concentré, pensé avec autant de précision. La salle du gymnase est comble. Les élèves scandent leurs encouragements en direction du boxeur de leur choix. A l'annonce de leur nom, chaque combattant surgit des ténèbres du fond de la salle, croise le dos des spectateurs tournés vers le ring. Là bas, on a volontairement fait perdre aux néons l'essentiel de leur puissance lumineuse. Maintenant les athlètes s'infiltrèrent successivement entre les cordes de la surface du ring campé au centre d'une vaste salle que les spectateurs entourent goulument. On dévore d'impatience les présentations.

« A ma gauche, Charlie Owen de l'école King George V. A ma droite Bruce Lee de l'école St François Xavier », souligne pompeusement au micro l'arbitre de l'unique combat de la soirée. Ce n'est pas une compétition mais un défi lancé par la nation occupante et accepté par Bruce Lee. Owen n'avait pas digéré sa défaite au concours de "Cha-cha-cha" qu'il avait gagné précédemment trois fois de suite. Owen n'en était plus le champion. Certes ça peut arriver mais s'incliner devant un Chinois, il ne pouvait s'y résoudre ! L'Anglais est le maître ici. Le monde a été habitué, selon lui, comme ça depuis longtemps. « La race dominante sur ce territoire c'est nous » affirma Owens, quelques semaines avant son défi. Pour cette raison, et tant d'autres encore, il comptait bien humilier définitivement son jeune adversaire de 17 ans. L'arbitre fit signe aux deux boxeurs d'approcher du centre de la surface de combat.

« Messieurs les impatients, je ne donne que trois ordres », formula-t-il fermement aux deux hommes sautillant plus que nerveusement sur place : « Boxez. Arrêtez. Séparez-vous. C'est clair ! Pas de coups de coudes. Pas de coups bas. Pas de coups de tête. Pas d'enlacements. Pas d'appuis sur les

épaules adverses. C'est compris ! », corna-t-il avec autorité, certain de sa totale emprise sur cette soirée unique. Un signe respectif de la tête des boxeurs confirma leur adhésion aux injonctions lancées par le seul contrôleur chargé, durant ce match, de la bonne observation des règles entourant le pugilat. «Ok...protège-dents». Et par une main, levée bien haut au-dessus de sa tête, qu'il va bientôt brutalement abattre le long de son buste, l'arbitre est sur le point d'autoriser l'international et attendu affrontement.

« Regarde-le, il est bien sûr de lui » fit fuser des gradins un spectateur asiatique à l'adresse du Britannique, champion scolaire de boxe. Hé oui, Owen savait ce qu'il faisait en imposant ce match à celui que ses amis surnommaient « Taï Fong », (petit phœnix et non pas le premier groupe de Goldman), un prénom de fille choisi par sa grand-mère paternelle à sa naissance, pour conjurer les mauvais esprits. Avec une réputation pareille, face à un Bruce Lee qui n'avait jamais fait parler de lui auparavant dans le monde des sports de combat en tous les cas, et ce prénom de lopette qui ne laissait rien transparaître de bon quant à ses capacités physiques, Owen ne pouvait qu'arborer une totale confiance en lui. Ce que d'emblée il ne se gênait pas d'étaler dans les yeux de son visage raide et fermé, avec l'élégance d'un rat adopté par un chat estropié.

« Tu vas te le faire Taï Fong, tu vas l'avalier » fanfaronna encore et du même endroit de la salle, une voix aigüe mais à l'adresse, cette fois-ci, du représentant de l'école St François Xavier.

« Vous êtes prêts ? » interroge l'Arbitre, désormais impatient de faire démarrer les hostilités. Dans un silence de mort, et sans porter crédit à la question rituelle posée, les deux combattants s'accrochent durement du regard. Interprétant ce silence comme un signe majeur d'acquiescement, l'arbitre, relâchant son bras qui attendait de bien haut depuis un bon

moment, accorda enfin le début de la confrontation aux deux forces en présence... : «Boxez»

Ils veulent vite en découdre. Dans cette intention, les deux adversaires réduisent prudemment leur distance. Les poings bien serrés devant son visage, les coudes bien plaqués contre son buste entraîné afin de protéger son foie : Pour l'anglais. La garde dans la tradition Wing Chun, largement plus ouverte, bras droit amplement affiché, tranchant de la main bien déployé devant lui tandis que la main gauche défend son plexus : Pour Bruce Lee. Bruce Lee, que la foule de la salle n'arrête pas de désigner par "Taï Fong", ce qui arrache un petit sourire moqueur à Owen à qui l'on vient d'en expliquer le sens quelques instants plus tôt. Les combattants tournent légèrement sur place, dans le sens des aiguilles d'une montre bon marché, (donc chinoise), tout en écrasant continuellement la cible adverse du regard, et se dirigent l'un vers l'autre afin de réduire encore l'espace qui les sépare. Soudain, mesurant le danger potentiel que représente Bruce, l'anglais, se rue de toute sa haute et imposante masse, sur le sino-américain né sur la côte ouest des Etats-Unis moins de vingt ans plus tôt. Bruce essuie le déluge de Jabs qui pleut sur sa garde étanche. Mais Taï Fong résiste comme un barrage en béton armé, en déviant savamment chacune des frappes envoyées par un opposant qui a hâte d'en finir avec cet affrontement qui ne fait que débiter. Dans l'esprit de ce vrai pratiquant de boxe anglaise, (dont les directs, les swings, les crochets sont de véritables pilons), un seul objectif : Humilier l'asiatique devant ses concitoyens certes, mais dans un laps de temps le plus court possible. L'humiliation devant être flagrante et sans contestation possible. Ainsi, comme un strident tintement de cloche, ce symbolique rappel de la séculaire domination Anglaise sur les chinois de Hong Kong, sera encore pour longtemps considéré par eux comme "encre" indélébile dans la mémoire d'un peuple une fois de

plus terrassé par eux. Bruce Lee persiste à exposer devant lui ses avant-bras endoloris par le flux continu de coups. Sa position : Deux étroits appuis sur une quasi même ligne, impeccablement maintenus au moment où il distribue ses frappes. De même que lorsqu'il recule, l'un de ses pieds change opportunément d'axe pour se placer en appui derrière lui, enfermé dans un écartement global ne dépassant guère la largeur de ses épaules, ce qui par le jeu du transfert des trois quarts de son poids sur cette jambe arrière un tantinet pliée (ko-Kutsu), lui assure une stabilité des plus secourables à chaque accélération des échanges adverses. Dans ce combat, Bruce Lee ne va pas se laisser complètement accaparer par le style de son célèbre Sifù dont il pense toujours du bien. Ce n'est pas la première fois qu'il grappille ailleurs et à la barbe de ses instructeurs, d'autres ressources techniques pour construire ses futures victoires. Bruce est ainsi. Sa curiosité le ronge. Il ne peut rester en place. Son intérêt fusionne parfois avec certains enchainements observés sur d'autres combattants et c'est tant mieux. Justement, à l'instant présent, Bruce pense à Muhamed Ali, aux déplacements qu'observerait le meilleur représentant du noble art occidental et se met subitement à sautiller sur les bols de ses pieds. Chez Bruce Lee, le calme intérieur n'est qu'apparent. Cependant, ses idées ne sont pas noires, tout en lui est ordonné. Son coach lui a conseillé de visualiser dans son esprit, ce qu'il ressent de l'anglais. Alors, Il tourne encore et encore autour de sa cible de chair. Recule, avance, esquive à chaque fois, comme le lui commande son intuition. Puis retour hors de portée de son adversaire. Dans le même temps, Tai Fong en profite pour baisser sa garde et lancer très vite sur place, d'avant en arrière, ses agiles jambes dans des basculements très courts. Loin de lui l'idée cependant, par ces coups de sape, de narguer son opposant, alors qu'il vient tout juste de lui envoyer une bordée de

« directs » qui a bien failli le mettre hors d'haleine. Après une brève reprise de son souffle, Bruce Lee revient sur le front du combat, la garde ouverte, plexus à portée des félines réactions de son antagoniste. Owen réagit immédiatement, et c'est à n'y rien comprendre tellement, à ce rythme, il va vers un épuisement indiscutable et prématuré, en alternant à trop grande vitesse, devant cette ouverture inespérée, directs du gauche et directs du droit, tous doublés. Le petit dragon recule en imitant de nouveau, pour le déstabiliser, le déplacement de son modèle Mohamed Ali, ce qui lui offre une mobilité déconcertante. Il s'agréé même une fois de plus le luxe de lancer de côté et sur place, façon boxe thaïe, plusieurs séries de coups de pieds destructeurs. Owen, fou de rage, (ses yeux sont plissés comme ceux de ces faces de cul de chinois qu'il déteste tant), persiste et continue de croire qu'en faisant déborder de son buste aligné sur le nombril de son adversaire, un déluge de swings, de directs, et de frappes meurtrissant le dos adverse, sa stratégie viendra à bout de l'agilité de ce prétentieux adolescent. La salle côté chinois exulte. On encourage à tour de bras cet outsider de nulle part qui vient à peine de se faire connaître à Hong Kong en remportant un modeste concours de danse réservé à des hommes plutôt efféminés. Owen est forcément soutenu par ses compatriotes, mais devant un britannique qui visiblement peine à s'économiser, les marins anglais présents commencent à douter de l'issue d'une rencontre, en faveur de leur champion selon eux, il y a moins de cinq minutes encore.

Jusqu'à maintenant l'arbitre n'a jamais eu à intervenir, se contentant comme une guêpe curieuse, à la fois de s'avancer rapidement au plus près d'eux, ou de s'en éloigner tout aussi vite devant l'absence d'erreurs à sanctionner. En sera-t-il toujours de même dans les minutes qui vont suivre ? A cet instant précis, seul le malicieux hasard et votre narrateur Pierre-Tony, en devinent la réponse. Le premier round n'est pas terminé. Côté

antagonistes, il reste quelques dizaines de longues secondes à combattre. Evidemment elles sont beaucoup plus courtes, côté décontractés spectateurs, que côté ring. Quant à la ferveur, elle n'est plus la même selon que l'on soit « Chinois » ou « Anglais ». Les uns commencent à croire qu'ils vont l'emporter, tellement la décontraction à la Ali de Bruce Lee impressionne. Les autres, inquiets, redoutent la funeste erreur de leur compatriote à toujours vouloir caserner Bruce, dans un angle du ring où il ne pourra s'évincer, afin d'y tripler ses frappes par de larges crochets. Voilà. Owen est parvenu à cloisonner son adversaire entre son corps athlétique et les cordes épaisses qui obturent le coin Est de la surface de combat. Owen sourit. Il a coincé cette fillette de Tai Fong sous son strict contrôle. « Dans ton angle d'ang...lish, finis-le Owen, poche-moi ce jaune d'œuf prétentieux » scande revigoré et surpris, le camp britannique.

Prévisible sur sa frappe à venir, Bruce Lee esquivé le direct suivant en pliant un tantinet ses jambes afin de passer le menton et sa tête légèrement rentrés, sous sa sèche mais fulgurante attaque. Maintenant il contourne son allonge par un pivot sur lui-même et se retrouve en une fraction de seconde devant le dos bien blanc de son non moins juvénile pugiliste ennemi. L'Anglais fait pirouette à son tour, pour se retrouver de nouveau face à Bruce et constater un fois de plus sa soudaine et stupéfiante disparition de son champ de vision.

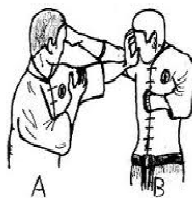
« Bats-toi avec la tête. Bats-toi avec la tête » adresse à leur compatriote, la représentation anglaise. Bruce sert les poings, continue d'arborer ses avant-bras en guise de bouclier de protection, amortissant ainsi la plupart des coups provenant de l'intensif pilonnage envoyé par son colérique boxeur britannique. Cela enivre l'anglais, de continuer à estimer n'avoir devant lui qu'un faible Chinois, un “malade de l'Asie” et non une personne à part entière. En tant que narrateur, j'estime que c'est précisément ici que le tournant du match eut lieu. Plus

reposé que jamais, Bruce sort enfin du recoin où il venait d'être acculé. Ce faisant, il croisa le regard sombre d'un colonisateur nullement saturé par sa ferme conviction de remporter une confrontation préparée dans le minutieux calme d'une stratégie réfléchie. Sa haine envers les amateurs de Nem, l'a depuis longtemps convaincu de sa définitive supériorité de colon vis-à-vis d'un élément de cette ethnie qu'il affronte en ne lui accordant aucune humanité tangible. Malgré son expérience dans l'une des boxes du sud les plus explosives, Bruce Lee (prénommé ainsi par Maria Glover, l'infirmière américaine qui accoucha sa mère) conserve son calme, et prend à son compte, les conseils renvoyés par le public il y a quelques instants à peine. « La tête, bats-toi avec la tête petit » lui réitéra maintes fois son expert en Wing Chun, qui passa la deuxième partie de sa vie, à enlever de son bagage technique traditionnel, tout ce qui pouvait être simplifié. « Rappelle-toi qu'un coup de pied n'est d'abord qu'un coup de pied. Qu'ensuite, et après bien des répétitions, il peut sembler bien plus qu'un coup de pied avant qu'au final, une fois totalement compris de son apprenti, il ne redevienne le simple coup de pied qu'il n'a jamais cessé d'être. Cette évocation intérieure dope l'apaisement de Bruce : « La tête, la tête », relance le public. Voilà maintenant que Bruce positionne en silence son buste de trois quarts comme pour offrir le moins d'angles d'attaques possibles à un opposant qui quant à lui, campe le sien bien frontalement. Par de petits sautilllements sur la pointe des pieds et sur place, le petit dragon répartit le poids de son corps alternativement entre sa jambe arrière et sa jambe avant. La tentation est grande pour Bruce Lee d'en finir, ici et maintenant, (comme dirait Hollande), par un claquant coup de pied circulaire fouetté au visage de son agresseur. Mais la boxe Anglaise, (comme la gente féminine) a ses règles. C'est même à cela qu'on la reconnaît, à son interdiction formelle d'utiliser les membres inférieurs. Le britannique transpire à grosse gouttes. Dans le camp asiatique, quarante cinq ans plus tard, tous

espèrent que l'iceberg fatal qui va faire couler le britannique aussi soudainement que le Titanic, ne sera pas blanc comme celui de cette malheureuse tragédie du 14 Avril 1912, mais d'un jaune aussi profond que cette gênante couleur de Hongkongais répondant au nom de Lee, Bruce Lee. Bruce n'entend rien, ne voit rien. Très concentré, il expulse bruyamment l'air provenant de ses poumons engorgés, en le rejetant d'un bloc de sa bouche par une succession rapide de gonflements et de dégonflements de ses joues. Des deux combattants, plus personne n'avance, n'esquisse le moindre mouvement. Comme le silence avant l'orage, comme à l'intérieur de l'œil d'un cyclone où règne un calme apparent, nos deux gladiateurs impatients se jaugent, se toisent. L'on cherche chez l'adversaire la solution que cependant Bruce Lee ne perd pas son temps à imaginer. Son esprit doit rester libre. Libre de toute spéculation, de toute entrave qui pourrait freiner sa spontanéité. Il ne commet pas l'erreur de penser à ce qu'il va faire. Concevoir à l'avance ses réactions ne le situerait pas tout entier dans l'instant présent. Selon son Sifù, « celui qui durant le combat, passe en revue dans sa tête les enchaînements qu'il va utiliser, est comme un cours d'eau dont un improvisé barrage ralentirait le débit. En négligeant ainsi le vide naturel qui est en lui, en étant davantage préoccupé par ce qu'il a appris que par ce qui se passe autour de lui, le combattant s'offre le moyen le plus direct de se faire vaincre. »

Bruce maintenant tourne à reculons autour des premiers signes de fatigue de son opposant, que par de larges rictus ce dernier dénonce, lors de chaque impact de coups. Bruce est encore très frais. Tandis qu'Owen, par un halètement de plus en plus court, le renseigne du contraire. Ses coudes sont plaqués contre son bas ventre, alors que les avant-bras patrouillent péniblement devant ses pectoraux. L'anglais semble mûr comme un pain de maïs. En face, le jaune ne demande qu'à en dévorer les juteux grains dorés. Le Britannique peine à déplier ses membres supérieurs. Ce n'est plus ce bel oiseau harcelant de ses ailes agiles, la

moindre partie du buste de son opposant, mais un homme à la recherche d'une miraculeuse réaction définitive. Ses yeux se sont aux trois quarts éteints. L'Anglais est sur le point de perdre son A majuscule de son orgueilleuse nationalité. Bruce, confiant, baisse sa garde. Sa ronde de prédateur autour de sa victime est comme un miel dont se délecte le Dragon qui est en lui. Mais c'était sans compter avec les ultimes et lumineuses réactions d'un impérial phœnix à l'agonie. L'anglo-saxon déboule, comme un Indiana Jones au fouet émoussé, sur le temple de ses difficultés maudites. Le britannique martèle de ses gants en cuir, (avec on ne sait si ce sont des allonges, des jabs ou de courts swings), le visage d'un petit dragon que rien n'atteint, tant ses esquives sont parfaites. Mais alors qu'en reculant Bruce est sur le point de lui décocher une riposte Wing Chun de son cru, notre chinois glisse sur son pied gauche et ne rattrape in extrémis son équilibre qu'en posant un genou à terre. Il n'en faut pas davantage à l'anglais pour amplifier ses répétitions décevantes de gauches-droites alternées sur le représentant de l'école St Xavier. Dans le camp chinois, l'on craint le pire. Et si notre tout frais champion de "Cha-cha-cha" n'était pas à la hauteur ? Mais Lee ne se pose pas ces questions-là. Swing gauche au visage, crochet droit au flanc, directs plongeant à la tête surgissent d'un désespéré boxeur qui ne fait que jeter ses dernières étincelles anglaises sur l'aveuglante lueur jaune d'une vaillante "Fée clochette" sur le point de se redresser. Evidemment, sous la salve continue de coups, Bruce fléchit à nouveau, repose son genou à terre tandis que sa jambe tendue opposée tente ainsi de lui éviter de copieusement s'écrouler. Mais Bruce réagit. Energie de la jeunesse ? Miracle ? Technique ? Qu'importe ! Car lorsque Bruce Lee acquiesce pour qu'on relance le combat, la cloche du premier round libère allégrement son neutre tintement.



CHAPITRE 6

Nous ne sommes pas
Les malades de l'Asie



www.frenchleeconnection.com

Les malades sont ceux qui détruisent la planète au nom de leurs profits.

Pierre-Tony

Bruce regarde autour de lui, pendant qu'on lui prodigue les soins. On lui tend une bouteille d'eau. On lui conseille de boire. Bruce attrape la boisson et en tire quelques gorgées apaisantes. Sa préoccupation n'est plus tournée vers son état général, ni vers sa déconvenue endurée en toute fin de premier round. En réalité, il fouille l'endroit de son regard impatient, à la recherche de quelque soutien cher à son cœur. Maintenant sa vision s'attarde sur un lieu de la salle. Il y remarque ses sœurs Agnès et Phoebe et son plus jeune frère Robert. Parmi eux trois, une place vide soulève une légitime interrogation dans l'esprit d'un Bruce en repos temporaire. Est-elle prévue pour son aîné Peter ? Jusqu'à présent, comme invité de cette soirée où Bruce honore en public un défi, son aîné est indiscutablement absent. Tout comme l'est Margaret, sa partenaire de "Cha-cha-cha", mais aussi son amie de cœur depuis sa plus tendre enfance. Les deux absents, ressentant discrètement l'un pour l'autre, un peu plus que de l'amitié, la froide observation de ceci, expliquant peut-être la froide constatation de cela.. Et lorsque dans la minute qui précède le début du second round de ce match prévu en trois, il aperçoit Peter sur le point de s'emparer du fauteuil inoccupé, surveillé jusqu'à maintenant par sa famille, de satisfaction son cœur s'est mis à battre la chamade.

La cloche retentit et si à priori elle semble résonner si fort, c'est pour se hurler rageusement à elle-même, son impatience d'en approcher au plus vite le résultat final. Ha, si pour en accélérer l'issue, elle pouvait s'emparer du combat, c'est la cloche qui serait sur le ring en train de mettre la pâtée à l'un comme à l'autre des deux protagonistes.

A la requête de l'arbitre, (un bon arbitre jusqu'à présent, qui l'interroge souvent sur son état de lucidité), Bruce Lee confirme qu'il est dans ses moyens psycho-physiques de prolonger.

Tel un Pit-bull parfaitement regroupé sur lui-même, la tête au fond de ses épaules comme la tourelle d'un char d'assaut, poings serrés en couverture devant son nez, le massif britannique vole

vers sa proie encore debout. Jamais l'anglais n'aurait pensé avoir à boxer un second round encore teinté de "jaune-chinois". Il n'a pas l'intention de laisser à ce tout frais vainqueur local de "Cha-cha-cha", le soin de mener la danse à sa guise. Et selon notre très confiant Britannique, c'est plutôt bien parti. Bruce esquivé les premiers jabs anglais de ce second round, recule en continuant de tourner autour du pivot central que représente la masse musculeuse de son tortionnaire étonnamment puissant. En 1957, Bruce Lee n'oppose pas encore ce corps gracile, entraîné et parfaitement sculpté qui fera le succès de son tout premier film "Big Boss" en 1971, d'où sa précaution de ne pas l'affronter frontalement, sans l'avoir auparavant affaibli.

L'air claqué comme un fouet dépité autour de la rapide gestuelle des deux courageux boxeurs. Bruce évite le Britannique en s'absentant souvent, par des esquives adroites, de ses coups suivants. Et au moment où Bruce Lee tente, en réaction à un swing ennemi, de légèrement se baisser pour offrir au coup circulaire adverse, le vide que sa lenteur d'exécution mérite, l'anglo-saxon empêche la course du contre de Lee en l'enveloppant de son avant-bras charnu, et profite de ce rapide coup d'arrêt, pour encercler son buste avec ce même bras gauche puissant d'où est parti son dernier coup, pour l'utiliser comme une catapulte et le projeter contre les cordes situées à deux mètres derrière lui. Remisé de nouveau entre les cordes d'une part, et la haute sature du pugiliste anglais d'autre part, une flopée de coups qui apparemment l'embarrasse, tombe une fois de plus sur le visage gris-jaune de Lee. (Hé oui ! Sous une pluie de coups, le jaune tire forcément un peu sur le gris. Tout dépend de la souche, si elle est d'origine ou pas.)

« Quand va se terminer cet enfer » doit en ce moment penser l'anglais au sujet d'impressions qui doivent forcément traverser l'esprit de Lee selon lui ? Ils n'en sont qu'au début du second round. Bruce dans un état de fraîcheur insoupçonnable. L'anglais dans un état de vigilance davantage tourné vers le passé.

L'anglais s'est dépensé sans compter. Cette fatigue de "l'envahisseur" finit par payer. Bruce le sait et espérait ce moment depuis le début de toutes ces très longues minutes d'intense mais court combat. Il n'y a pas plus de quatre petites minutes d'échanges effectifs. Et lorsque la fatigue aidant, la garde de son antagoniste baissa imperceptiblement, ne cloisonnant plus hermétiquement sa ligne centrale, (nez, pomme d'Adam, plexus solaire), le fils de Lee Huo-Chen Choï comprend à travers le regard de son opposant, que c'est le moment d'en profiter pour le frapper directement aux pectoraux avant de le déborder une nouvelle fois par les flancs et lui tarir ainsi, comme un ruisseau asséché par le brûlant soleil du désert, son ultime filet de souffle. Alors qu'un autre aurait certainement capitulé devant son insoutenable souffrance, Bruce Lee réalise enfin, en découvrant le Britannique renaître de ses cendres tel un Icare conquérant, pourquoi ce peuple domina pendant si longtemps les mers du monde entier. Malgré la fatigue, il donne toujours du fil à retordre à son opposant, comme en atteste ce puissant crochet que le Britannique lui placarde en plein visage et qui fait rebondir à nouveau le petit dragon dans les cordes d'où son entraîneur lui conseille de ne pas trainer.

« Reste pas dans les cordes, reste pas dans les cordes je te dis. Ne te laisse pas enfermer... » martèle son conseil inquiet. Côté britannique, trop d'efforts tuent l'effort. Owen en est à cet instant précis l'illustration vivante. Il halète, transpire comme une fontaine, grimace comme une courroie asséchée par les vents de l'effort, souffle comme un ventilateur abîmé par la perte de plusieurs pales, mais n'abandonne pas. En étant encore là, le boxeur anglais démontre ce même entêtement séculaire, cette identique opiniâtreté à ne pas lâcher sa convoitise. Ce ronflement audible de ventilateur édenté, redonne d'ailleurs toute sa lucidité à Bruce Lee qui en profite pour le saisir par le cou afin d'adroitement l'utiliser comme levier et s'extraire ainsi des fameuses cordes où le Britannique l'avait une nouvelle fois

acculé quelques instants plus tôt, avant de projeter à son tour l'anglais contre le rempart de cordages souples entourant le ring à l'aide de son autre bras resté accroché impudiquement à sa taille. Ce geste est interdit, mais Lee, qui a encaissé plusieurs coups de tête irréguliers de la part de son opposant, n'en ressent visiblement pas une profonde culpabilité.

« Arrêtez, arrêtez, ceci est interdit. Si vous continuez, je vous exclus » avertit l'arbitre en pointant son doigt d'unique juge de la rencontre, en direction de Bruce Lee. « Compris ? », conclut-il en rangeant rageusement dans la petite poche de sa chemise blanche aux aisselles auréolées de sueur, son calepin sur lequel il a noté son avertissement envers le plus petit des deux. Les combattants récupèrent leurs positions. Pressé d'en finir, Bruce prie son adversaire, (d'un mouvement de gants qu'il plie et déplie à plusieurs reprises devant lui), de s'approcher alors que l'anglais est visiblement le plus épuisé des deux.

« Rends-lui les coups » harangue, côté chinois, un passionné à l'apparition du nouveau direct d'Owen, que Lee reçoit de plein fouet sans vaciller. Bruce Lee laisse encore Owen vomir ses directs endiablés qui mourront tous cependant, (à cet instant précis, on ne connaît pas les dates d'enterrement), dans la ouate de ses gants de cuir noirs. Pourquoi toutes les frappes de Lee sont-elles nettes et précises maintenant ? Le petit Dragon a patienté durement pour que la fatigue de son opposant l'avantage. Tai Fong-Lee, gracile, se baisse, absorbe facilement l'énergie de ce boxeur dont "le vigoureux moteur quatre temps" des débuts, a visiblement perdu en puissance depuis. Bruce percute brutalement la région du foie pour le contourner plus facilement par la gauche, sans pour autant trop s'éloigner de sa cible nécrosée d'épuisement. Et lorsque l'anglais, dans un dernier sursaut, pivote sur lui-même pour lui faire face à nouveau, Bruce le cadre au plexus solaire suivant le principe du « qui contrôle le centre, gagne le combat » et le crochète violemment. La foule est en liesse. D'ailleurs ce n'est plus une

foule mais une énorme bête fauve qui, en guise de crocs, agite dans tous les sens ses petits fanions nationaux. On y croit. Bruce confiant poursuit sa distribution par des punchs au bas ventre du moribond, avant de remonter au visage par d'ininterrompus moulinets aux destructrices et précises percussions. La foule sautille sur place comme dans un cours de gym-step. Les jolies chinoises ont toutes le sourire détendu. Même les occupants britanniques, emportés par l'action se lèvent. Il suffit d'observer leurs faciès crispés pour remarquer que ce n'est pas pour les mêmes raisons. En réalité, le niveau de détresse de leur décevant compatriote les embarrasse.

« Arrêtez, arrêtez, » clame désespérément l'arbitre, « Bruce Lee a gagné, » déclare-t-il d'une voix tremblante, les lèvres écrasées sur le bonnet de son micro, car il est anglais et dépité lui aussi. Nous sommes au début de 1957, 35 ans avant la rétrocession de Hong Kong par les Britanniques à la Chine. Et ce soir, les asiatiques présents ont de bonnes raisons de savourer la première victoire de l'un des leurs, lorsqu'à la satisfaction quasi générale, et après une cuisante série de jabs et de moulinets exécutés à une vitesse hallucinante par Tai Fong et reçus sans broncher par son opposant, l'anglo-saxon confirma, en s'écroulant petit à petit, comme le fera le mur de Berlin en novembre 1989, (Un autre symbole de la fierté réunifiée d'un autre peuple), la victoire d'une Chine encore sous le joug étranger par une dernière minuscule partie de son territoire toujours occupé.

Le camp chinois exulte. Bruce Lee se jette sur le coin Est du ring, et après en avoir grimpé les deux premières cordes tendues, brandit son poing bien haut au-dessus de sa tête et hurle : « Nous les Chinois, nous ne sommes pas les malades de l'Asie ».

Ce sera l'unique combat officiel de Bruce Lee, privilégiant dans son parcours futur, davantage l'efficacité sur le terrain que des rencontres épinglées par des règles.



